

1-1-1985

Pourquoi le sacerdoce ministériel convient aux hommes

Henry Chavannes

Follow this and additional works at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies



Part of the [Religion Commons](#)

Recommended Citation

Chavannes, Henry (2014) "Pourquoi le sacerdoce ministériel convient aux hommes," *Marian Library Studies*: Vol. 17, Article 14, Pages 138-154.

Available at: http://ecommons.udayton.edu/ml_studies/vol17/iss1/14

This Article is brought to you for free and open access by the Marian Library Publications at eCommons. It has been accepted for inclusion in Marian Library Studies by an authorized administrator of eCommons. For more information, please contact frice1@udayton.edu, mschlangen1@udayton.edu.

POURQUOI LE SACERDOCE MINISTERIEL CONVIENT AUX HOMMES

HENRY CHAVANNES, LA TOUR-DE-PEILZ (SUISSE)

Note préliminaire

Bien que pasteur protestant, l'auteur de cet article parle de prêtres et de sacerdoce, puisque les lecteurs de l'ouvrage où ces pages paraissent sont pour la plupart catholiques. Il ne doit pas en résulter de difficulté pour les lecteurs protestants. Les arguments exposés ci-après concernent aussi les pasteurs, *mutatis mutandis*. Nous contestons en effet l'habitude qui s'est établie ces dernières années dans certaines Églises réformées – en particulier dans la nôtre, l'Église évangélique réformée du Canton de Vaud en Suisse – de consacrer des femmes au ministère pastoral.

INTRODUCTION

Certains trouveront sans doute un peu provoquant le titre de la présente contribution. De fait, l'exclusion de la femme qu'il implique n'est-elle pas contraire à l'égalité entre les sexes, que prèchent les féministes ? L'idéologie égalitaire, qui veut que tous les êtres humains aient les mêmes chances et les mêmes possibilités de faire carrière, façonne, qu'on le veuille ou non, les notions et les mœurs d'une grande partie du monde moderne.

Mais cet argument n'est pas le seul contre la tradition. Relatif à une mode, il n'a pas un très grand poids. La raison la plus sérieuse d'envisager un sacerdoce féminin dans l'Église se trouve chez l'apôtre Paul : c'est le texte fameux de l'épître aux Galates : "Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus"¹. A s'en tenir aux seuls mots de cette déclaration, il semblerait que tout est dit et qu'il n'y a rien à ajouter.

¹ Ga 3, 28.

Ce n'est pas sûr ; la question n'est pas si simple. Il vaut la peine d'examiner ce que l'apôtre veut dire et de se demander dans quelle intention il s'exprime ainsi.

LA SIGNIFICATION DE GA 3, 28

Pour être compris correctement, ce verset doit être replacé dans son contexte. La préoccupation qui a incité Paul à envoyer une lettre aux Églises de Galatie est connue. Les membres de la communauté avaient été troublés par de faux docteurs qui prétendaient, contre l'apôtre, que la foi en Jésus-Christ ne suffit pas pour obtenir le salut. Selon leur opinion, pour être mis au bénéfice des promesses faites à Abraham, il est nécessaire de passer par la circoncision et de pratiquer la loi de Moïse.

C'est contre cette erreur que l'auteur de l'épître réagit. Après avoir posé en thèse qu'il y a un seul Évangile authentique et après avoir rappelé la révélation divine qui dans le même instant a fait de lui un croyant et un missionnaire (1, 6-23), Paul souligne son accord avec les autres apôtres et déclare qu'on ne peut accommoder le message aux prétentions des judaïsants (ch. 2). C'est alors qu'il arrive au cœur de son propos. Avec une vivacité proche de la dureté – tant sont grands l'enjeu du débat et son désir de convaincre – il évoque l'expérience spirituelle des chrétiens de Galatie. Auraient-ils oublié qu'ils ont reçu l'Esprit non par la soumission à la Loi, mais par la foi (3, 2) ? Il poursuit en affirmant que les seuls vrais fils d'Abraham sont les croyants, littéralement "ceux qui sont de la foi" (v. 7). La Loi n'a certes pas été inutile, mais sa valeur n'était que pour un temps (v. 19-24). Depuis l'établissement de la nouvelle économie, "tous" sans exception sont "fils de Dieu par la foi, dans le Christ Jésus" (v. 25-26). La situation des Galates est ainsi tout à fait claire. "Vous tous en effet, baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ" (v. 27). La répétition de l'indéfini "tous... tous" est significative : les chrétiens d'origine juive sont concernés au même titre que les chrétiens qui sont issus du paganisme. Et c'est alors que vient la fameuse déclaration du v. 28 : "Il n'y a ni Juif ni Grec... ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus." Le sens de ces mots ne peut faire de doute : pour que la créature retrouve une relation normale avec son Créateur, il est nécessaire – et suffisant – de devenir fils de Dieu par la foi au Christ. L'accès à cette situation nouvelle ne dépend en aucune façon des circonstances qui distinguent les êtres humains, qu'il s'agisse de différences de race (ni Grec ni Juif), de condition sociale (ni esclave ni homme libre) ou de sexe (ni homme ni femme).

Il n'est pas sans importance de remarquer que ces distinctions ne sont pas toutes les trois sur le même plan, ainsi que le montre une particularité de style qu'il est difficile de rendre en français, mais qui apparaît dans le texte original. Alors que devant chacun des termes antithétiques des deux premières oppositions, il y a une négation (*ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre*), les deux termes de la troisième sont

réunis par un *et* : "ni homme *et* femme" (en grec : *arsen kai thelu*). Saint Paul n'a pas changé la construction de la phrase sans intention. L'expression qu'il fait intervenir est un rappel du texte de Gn 1,27 dans la version des Septante. Ainsi, lorsqu'il parle du couple humain et des deux êtres qui le composent, l'auteur se réfère au récit de la création².

Il en découle deux conséquences. La première, que souligne la conjonction *et*, est la force de l'unité qui lie l'un à l'autre les conjoints dans le mariage. "...l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair"³. La portée de cette unité est signifiée par le fait que le Seigneur a repris devant les Pharisiens le texte de la Genèse (Mt 19, 4; Mc 10, 6-8; Cf. Gn 1, 27 et 2, 24) et que saint Paul y fait plusieurs fois allusion, chaque fois que reviennent les mots "homme... femme" (cf. 1 Co 11). Il faut en conclure que Dieu avait en vue cette unité du couple lorsqu'il a directement créé des êtres de sexe différent. Ainsi est exclue une inégalité foncière entre eux. Il est impossible de prétendre que la femme serait inférieure à l'homme parce qu'Eve, par exemple, a été tirée de la côte d'Adam et qu'elle a été créée en second (Gn 2, 21-23). C'est là une manière juive de raisonner. Sous le rapport de l'appel au salut qui leur est adressé, c'est-à-dire en Christ, leur égalité est complète. Il importe de le dire hautement, car on a trop souvent affirmé que l'Eglise chrétienne donnait par principe à la femme un rang inférieur ou la traitait avec mépris. L'inanité de ce reproche est démontrée par la vénération que l'on a eue très tôt pour la Vierge Marie.

La seconde conséquence est la persistance des différences naturelles après la conversion au Christ. "Paul n'enseigne pas que la foi au Christ fasse disparaître les différences anatomiques entre les deux sexes, comme si on revenait au mythe de l'androgynie ou de l'hermaphrodite"⁴. Outre leurs particularités physiques, l'homme et la femme diffèrent moralement. Ils ne réagissent pas de la même manière dans la plupart des circonstances de la vie. C'est pourquoi ils sont complémentaires et peuvent s'assister mutuellement, selon le décret divin : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie"⁵. Ainsi, au plan de la

² Le fait est relevé par Aristide SERRA, *E c'era la Madre di Gesù... Saggi di esegesi biblico-mariana* (1978-1988). Edizioni Cens-Marianum 1989. A la page 569, note 254, l'auteur renvoie à E. SCHÜSSLER-FIORENZA, *In Memory of Her. A Feminist Theological Reconstruction of Christian Origins*. SMC Press LTD, Londres 1983, p. 211 et 237.

³ Gn 2, 24.

⁴ Aristide SERRA, *Ibid.* A la phrase suivante, il est précisé que "l'affirmation (de Paul) atteint le plan social." C'est vrai ; mais à cette remarque on peut ajouter que la différence des sexes qui se manifeste "au plan social" sous-entend l'existence d'une nature masculine et d'une nature féminine à l'intérieur d'une nature humaine commune. La distinction sexuelle possède une universalité que les deux autres distinctions envisagées par l'apôtre n'ont pas.

⁵ Gn 2, 18.

Pourquoi le sacerdoce ministériel convient aux hommes

nature telle que Dieu l'a voulue, la femme est appelée à aider l'homme. En contrepartie – le texte de la Genèse ne le dit pas expressément, mais la déduction est facile à faire et d'autres passages de l'Écriture le confirment – l'homme est appelé à aimer et à protéger la femme. L'égalité devant Dieu n'entraîne pas nécessairement leur interchangeabilité. Il peut y avoir des tâches et des devoirs propres à l'un ou à l'autre sexe, où chacun peut parvenir à un épanouissement véritable, dans l'obéissance à la volonté divine et sans qu'il soit porté préjudice à leur égalité profonde.

LA MÉTHODE À SUIVRE

Dans un premier temps, on constatera le fait, tel que l'Écriture nous le fait connaître. Il est impossible en effet d'établir un lien de nécessité quelconque entre la volonté divine de sauver l'espèce humaine d'une part, et la venue parmi nous de Celui qui devait ouvrir aux humains le chemin du Royaume des cieux. Le texte des Colossiens est parfaitement clair : "Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la Plénitude"⁶. En vertu de son bon plaisir, Dieu a décidé d'envoyer son Fils dans le monde et il a voulu qu'il revêtît le corps d'un homme. Plutôt que de spéculer abstraitement sur la nature divine et de rechercher pourquoi on dit "le Fils de Dieu" au lieu de parler de sa fille, on doit s'en tenir aux aspects concrets de l'histoire du salut et examiner ce que Dieu a réellement fait et comment il s'est servi des particularités masculines en Christ et féminines en Marie pour se faire connaître et réaliser son dessein d'amour envers l'humanité. Il nous paraît que le rôle qui a été dévolu à l'homme et à la femme dans l'événement central de la Révélation a quelque chose d'exemplaire qu'il importe de retenir. Le Christ ayant été l'homme parfait et la Vierge la femme parfaitement sanctifiée, leur vie et leur action ont un caractère normatif qu'un chrétien – à plus forte raison un théologien – ne peut ignorer ou négliger. Ainsi le deuxième temps nous conduira à considérer dans quelle mesure la manière dont Dieu a agi envers l'un et l'autre sexe les prédispose vraiment tous les deux à l'exercice du ministère sacerdotal. La conclusion sera que si la prêtrise est réservée à l'homme, la femme est appelée à une autre mission qui doit lui valoir dans l'Église et dans la société une très grande considération.

LE CHRIST "HOMME" AUX DEUX SENS DU TERME

Dans sa liberté, Dieu a pris le parti de faire entrer son Fils dans le monde d'une manière conforme à notre nature. "Mais quand vint la plénitude du temps, Dieu

⁶ Col 1, 19.

envoya son Fils, né d'une femme"⁷, dit saint Paul. De sa conception jusqu'à sa mort, Jésus a vécu une vie humaine semblable à la nôtre. Il est né comme naissent tous les hommes⁸. Il a parlé et agi ; condamné, il est mort comme meurent tous les hommes, dont la destinée est de déloger un jour ou l'autre. Quand on parle ici de tous les hommes, il s'agit de l'humanité tout entière : le sexe féminin n'en est évidemment pas exclu.

Le mot *homme* a en effet deux sens. Le Christ est né d'une femme, mais il fut du sexe masculin. Nécessairement, l'être humain doit appartenir à l'un des deux sexes. Pour parler latin, on dira que Dieu a voulu faire paraître son Fils non seulement comme *homo* (homme au sens général, par opposition aux animaux), mais aussi comme *vir* (homme au sens particulier, par opposition à la femme). Il n'appartient pas à l'esprit humain de sonder les raisons des choix de Dieu, qui sont toujours libres et n'obéissent à aucune autre nécessité que celle de ne pas être en contradiction avec la toute-puissance et l'amour du Créateur.

Dans le cas de l'incarnation, on ne peut écarter d'emblée l'idée que la Révélation aurait pu se faire par l'intermédiaire d'un être féminin. Dieu, qui est à l'origine de tout l'être de tous les êtres, est la cause exemplaire aussi bien de l'homme que de la femme, en ce sens que dans l'essence divine se trouvent, portées à leur degré suprême, non seulement les perfections communes aux deux sexes, mais aussi celles qui sont propres à chacun d'eux. Il n'est pas absurde – même si ce n'est pas habituel – de dire que l'amour maternel existe en Dieu au plus haut point. Cette affirmation n'est pas le fait d'un théologien en mal d'invention. Par la bouche du prophète Esaïe, le Seigneur a lui-même déclaré : "Sion avait dit : 'Yahvé m'a abandonnée ; le Seigneur m'a oubliée.' Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fruit de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas"⁹. L'amour de Dieu apparaît dans ce passage comme le modèle de l'amour d'une mère pour son enfant, sentiment que seule une femme peut éprouver¹⁰. On peut encore citer dans le même sens un autre texte d'Esaïe : "Comme celui que sa mère console, je vous conso-

⁷ Ga 4, 4.

⁸ Nous n'entendons pas par là nier la "naissance miraculeuse", qu'il importe de distinguer de la conception virginale. Nous voulons simplement dire que le Christ, comme chacun de nous, a eu une mère humaine qui l'a porté dans son sein avant sa naissance.

⁹ Es 49, 14-15.

¹⁰ Cf. Yves CONGAR, *Je crois en l'Esprit saint*. Ed. du Cerf, t. III, 1980, p. 207 : "Si 'Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il les créa' (Gn 1, 26), il doit exister en Dieu, sous une forme transcendante, quelque chose qui réponde à la masculinité et quelque chose qui réponde à la féminité".

lerai"¹¹, ou bien celui-ci : "Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais tout en haletant"¹².

Malgré tout, on parle du Fils de Dieu, parce que le Christ a été un homme au sens strict. Il est vrai que certains, dans le désir d'insister sur ce qu'il peut y avoir de féminité en Dieu, rappellent qu'en hébreu le mot qui signifie l'Esprit est du genre féminin, de même que celui qui désigne la Sagesse divine. Sans doute, mais toutes les arguties que l'on peut imaginer ne peuvent rien contre le *fait* de l'Incarnation dans un être de sexe masculin. Tout ce que la théologie est en droit d'établir consiste en une convenance, et le théologien peut simplement démontrer que, les caractères du sexe masculin étant ce qu'il sont, il convenait que Jésus fût ce qu'il a été.

ORDRE DE LA CONNAISSANCE ET ORDRE RÉEL

Or comment connaît-on ces caractères ? Conformément à la structure de notre esprit, qui est le résultat d'un choix divin, la connaissance humaine part des choses sensibles, c'est-à-dire des réalités qui tombent sous nos sens. L'on sait ce que c'est qu'être un homme ou une femme à partir des hommes et des femmes que l'on rencontre, par le fait aussi que chacun a appris assez tôt quel était son sexe. Il faut être attentif ici à ne pas confondre l'ordre de la connaissance et l'ordre réel. Si l'on se place au point de vue épistémologique, on observera que les termes appliqués à Dieu – la bonté par exemple – concernent d'abord les créatures et sont normalement utilisés en premier pour les désigner. Ainsi, c'est à partir de la connaissance que nous avons de ce qu'est un père sur cette terre, que nous pouvons appeler Dieu notre Père, étant bien entendu que la paternité suprême dépasse toute paternité humaine réelle ou possible. Les mots que nous employons pour exprimer les perfections divines sont toujours insuffisants, inadéquats, mais ils ne sont pas faux, parce que ce qu'ils signifient existe vraiment en Dieu, bien que nous ne puissions pas savoir comment¹³. Ontologiquement, la démarche est inverse. Les qualités auxquelles renvoie notre langage existent d'abord en Dieu chez qui elles sont réalisées à un degré suréminent, ce qui leur permet d'être dans une relation de cause à effet avec ce qui participe d'elles. Les qualités viriles que nous reconnaissons aux hommes existent d'abord en Dieu ; il en est de même des qualités féminines et maternelles que nous constatons chez la femme. Quant à la question de savoir pourquoi Dieu a créé des espèces sexuées et d'autres qui ne le sont pas, on fera remarquer d'une part que la reproduc-

¹¹ Es 66, 13.

¹² *Ibid.* 42, 14.

¹³ Cf. Henry CHAVANNES, *L'analogie entre Dieu et le monde selon saint Thomas d'Aquin et selon Karl Barth*. Éditions du Cerf, Cogitatio fidei 42, 1969. Voir en particulier les p. 27 à 71.

tion sexualisée est le propre d'organismes vivants relativement élevés dans l'échelle des êtres et que d'autre part la variété et la multiplicité des créatures permet à la création de refléter mieux la richesse de l'essence divine¹⁴. Pour cette raison, il appartient au couple humain de pouvoir présenter la ressemblance la plus haute avec la vie divine, ce qui se réalise par grâce, lorsque les époux s'aiment en Christ d'amour véritable.

LA DISTINCTION NATURELLE ENTRE LE MASCULIN ET LE FÉMININ

La différence entre l'homme et la femme affecte leur être tout entier, et non pas seulement leur apparence extérieure. Puisque la connaissance humaine se fait à partir des choses qui tombent sous le sens, c'est dans le cœur du réel que nous connaissons directement, que nous pouvons découvrir la vérité des êtres qui correspond à leur nature. On pourrait écrire un grand nombre de pages pour définir ce qui distingue le comportement naturel de l'homme et de la femme. Le sujet est inépuisable ; il n'est que de constater la place qu'il occupe dans la littérature ou dans les arts. Mais cela ne signifie nullement que les avis sont unanimes. Plusieurs théories ont été élaborées, à partir de points de vue opposés. Dans un passé qui n'est pas si lointain, on a présenté comme conforme à l'ordre naturel une infériorité sociale et psychique de la femme, infériorité qui se serait développée peu à peu, la femme étant constamment dominée et opprimée par l'homme, physiquement plus fort. L'optique depuis s'est modifiée. L'un des objectifs du féminisme moderne a été d'obtenir l'émancipation de la femme, et même de réclamer pour elle la priorité. Le but a été partiellement atteint. On voit ainsi les partisans de cette opinion prôner une virilisation de la femme qui a pour pendant une féminisation de l'homme.

Comment départager ces théories contradictoires ? Elles reposent toutes les deux sur la même erreur, qui consiste à croire que les caractéristiques de chaque sexe sont des propriétés acquises. Cela ne se peut, en raison d'un fait fondamental, qu'il faut sans cesse avoir présent à l'esprit et qui fournit le seul terrain solide pour toute discussion sur ce sujet : physiquement et moralement, la femme a pour prérogative normale et essentielle la maternité, ce qui implique d'un côté un rôle protecteur envers l'enfant et de l'autre un besoin d'aide et d'appui de la part de l'homme.

Pour préciser la différence entre le comportement de l'homme et celui de la femme, on recourra aux analyses de l'éthologiste néerlandais Frédéric Jacob Johannes Buy-

¹⁴ "Opportuit . . . esse multiplicitem et varietatem in rebus creatis, ad hoc quod inveniretur in eis Dei similitudo perfecta secundum modum suum". Saint THOMAS D'AQUIN, *Summa contra Gentiles*, II 45 1.

tendijk, qui a décrit les attitudes de ses semblables en partant de ses recherches sur l'instinct chez les animaux¹⁵.

La nature dynamique des sexes apparaît le plus clairement dans des actions qui ne sont pas directement commandées par la situation et où la personne manifeste spontanément son mode d'existence. La différence entre la conduite masculine et la conduite féminine se manifeste d'une manière particulièrement nette dans la marche. On dit souvent que la femme fait de plus petits pas que l'homme. Ce peut être le cas statistiquement, par exemple si les sujets sont de taille comparable et placés dans des circonstances équivalentes. Mais l'important n'est pas là. L'analyse du pas lui-même montre que la vitesse du pas de l'homme s'accélère vers la fin, la dernière phase étant caractérisée par un bref arrêt souligné par l'accélération. Ce court arrêt donne son sens au pas masculin, ce qui est mis en évidence par l'imitation sonore du mouvement. Le pas féminin est très différent : il ne souligne pas les arrêts. Lorsqu'elle marche, la femme se meut par un déroulement égal et constant de toute l'activité. On peut exprimer cette opposition en d'autres termes : le mouvement masculin s'achève un nombre infini de fois, alors que le mouvement féminin se poursuit sans fin.

Quand on a reconnu cette dissemblance entre la marche masculine et la marche féminine, on la retrouve facilement dans tous les actes de la vie courante. L'acte masculin se partage en parties nettement marquées. Pris dans son ensemble, il possède une fin accentuée : le but, qui est le moment déterminant et qui confère un sens à tout ce qui précède. Pour cette raison, tout mouvement un peu abrupt ou anguleux, orienté vers un point, manifeste un caractère masculin. La virilité s'exprime dans l'intention de vaincre une résistance : de même que l'homme avance de pas en pas et surmonte ainsi la distance, de même son activité se décompose en parties, dont chacune a besoin pour s'accomplir d'une impulsion nouvelle.

L'acte féminin procède moins d'une impulsion subite ou d'une réaction que d'une tendance, qui peut être suscitée de l'extérieur, mais seulement dans la mesure où la stimulation fait écho à la nature intérieure. Romano Guardini, dans une page étonnante sur la marche, distingue admirablement ce qui est proprement masculin et ce qui est proprement féminin : "La démarche droite est une noble chose. Libre, elle est cependant disciplinée. Aisée et forte. Redressée et capable de soutenir, tranquille et cependant chargée de dynamisme. *Puis (c'est nous qui soulignons), selon qu'il s'agit de la démarche de l'homme ou de la femme, la force a quelque chose de vigoureux ou de*

¹⁵ Frédéric Jacobus Joannes BUYTENDIJK, *Algemene Theorie van de menselijke houding en beweging*, 1948. Traduit en français par Louis van HAECHT sous ce titre : *Attitudes et mouvements. Étude fonctionnelle du comportement humain*, Desclée de Brouwer. Du même auteur, *La femme*, Paris 1954. On trouvera un exposé de la pensée de F. J. J. B. dans la première partie "Approche phénoménologique" de l'article "Femme" au t. VI de l'*Encyclopaedia universalis*, France, 1980, p. 973-981.

gracieux; elle soutient une force extérieure, ou elle est lourde d'un monde intérieur, tranquille et clair"¹⁶. A quoi il convient d'ajouter que le mystère de la femme n'apparaît pas seulement comme la forme d'une vie secrète et d'un ordre immanent, mais aussi comme une plénitude.

C'est une erreur de penser ou de croire que parce que toute femme *peut* enfanter, elle *doit* nécessairement le faire, et que toutes celles qui, mariées ou non, n'ont pas d'enfant, ratent leur vie et sont dignes de pitié, voire de mépris. Il est vrai que la fin naturelle de la femme est de mettre des enfants au monde, mais sa vocation maternelle ne s'arrête pas là. En principe indépendante d'une maternité possible, elle tend à s'accomplir dans une attitude d'adaptation visant l'accomplissement de l'autre.

Sans doute, l'homme peut avoir parfois des gestes féminins et la femme des gestes masculins. C'est le cas dans certains métiers ou dans des circonstances particulières. Mais dès qu'il échappe à toute contrainte et qu'il est vraiment lui-même, l'être humain montre que dans sa nature, on doit distinguer deux manières d'être, l'une masculine et l'autre féminine, toutes deux dignes d'attention et de respect¹⁷.

POURQUOI IL CONVENAIT QUE CHRIST FÛT DE SEXE MASCULIN

Deux traits de la dynamique masculine doivent retenir spécialement notre attention : tout d'abord le fait que l'action typiquement masculine est marquée de temps d'arrêt, ce qui l'affecte d'une certaine discontinuité ; et ensuite le fait que l'impulsion initiale tend à vaincre une résistance. Or ces caractères se retrouvent dans la manière dont le Sauveur a agi pour accomplir l'œuvre du salut du monde.

¹⁶ Romano GUARDINI, *Von heiligen Zeichen*, Grünewald, Mainz 1928, p. 21. Nous citons d'après la traduction française de L. van HAECHT, *Attitudes et mouvements*. L.c., p. 183.

¹⁷ Dans l'article cité plus haut (cf. n. 15), B. admet l'existence d'une nature masculine et d'une nature féminine, ce qui contredit l'affirmation que l'on trouve à la page précédente : "le mouvement humain n'est point nature mais culture"(979). L'auteur paraît avoir été conduit à cette dernière opinion par le désir, tout à fait justifié, de distinguer le mouvement humain du comportement instinctif de l'animal. Dans toutes les civilisations, les attitudes les plus spontanées ne sont pas tout entières imposées par la nature ; elles contiennent aussi une part de convention qui est le fruit de l'histoire et correspond à des mœurs établies. Mais, même dans ce qui est conventionnel, on peut constater la même différence de style et d'allure entre l'homme et la femme.

Tout se passe comme si B. prenait le mot "nature" dans deux sens différents ; une première fois dans une acception rationaliste qui n'admet aucun changement ; une deuxième fois, dans la signification que lui donnent ceux qui étudient les sciences naturelles et pour qui il existe une certaine plasticité.

On rappellera ce que Cullmann disait dans son célèbre ouvrage *Christ et le temps*¹⁸ de tous les événements de la vie du Christ : chacun est un *kairos*. Ce terme grec désigne dans le Nouveau Testament le moment choisi par Dieu en vue de la réalisation de son plan de salut. "Ce ne sont pas toutes les parties de la ligne continue du temps qui forment l'histoire du salut proprement dite ; mais bien ces *kairoï*, ces points isolés dans l'ensemble du cours du temps"¹⁹. C'est par là que s'exerce la souveraineté de Dieu sur le temps²⁰. Par la révélation et la rédemption qu'il opère, le Christ est le représentant authentique de cette souveraineté. Chaque acte qu'il accomplit est en rupture avec le passé, parce qu'il n'est pas directement issu de la situation, mais la dépasse. De même, là où le Christ est à l'œuvre, son action est aussi en rupture avec l'avenir, car ce qu'elle annonce et ce qu'elle exécute, renvoie au salut eschatologique.

Mais la cassure par excellence avec l'histoire humaine est venue du fait de l'incarnation, ainsi que de ses deux corollaires, la croix et la résurrection. Que le Verbe se soit fait chair²¹, autrement dit, que le Fils unique et éternel de Dieu, Dieu lui-même, ait assumé la condition humaine dans sa faiblesse et sa mortalité, voilà le scandale par excellence pour quiconque juge selon le sens commun. "Le langage de la croix, en effet, est folie pour ceux qui se perdent"²². Quant à la résurrection, elle signifie le retour du Fils auprès du Père et son entrée corporelle dans la gloire : l'un et l'autre se réalisent le jour de Pâques.

Si l'on considère la venue de Jésus-Christ dans notre monde, on doit attacher la plus grande importance à la conception virginale. Notre Seigneur a reçu le sexe masculin, mais le sexe masculin a été écarté de son engendrement. Joseph a été le père nourricier de Jésus et le chaste époux de la Sainte Vierge. Marie a conçu son Fils sans le secours d'un homme, mais par la vertu du Saint-Esprit. Lors de l'Annonciation, l'ange Gabriel avait dit : "L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; c'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera

¹⁸ OSCAR CULLMANN, *Christ et le temps*, Neuchâtel et Paris 1948. On retiendra surtout dans la première partie le Ch. I sur la terminologie et dans la deuxième partie, le Ch. I, qui traite de l'apparition du Christ.

¹⁹ *L.c.*, p. 28.

²⁰ Pour faire pleinement droit au caractère temporel des *kairoï* et à la souveraineté de Dieu sur le temps, il faut admettre, contrairement à ce que fait Cullmann, une éternité intemporelle. "Il nous paraît... contradictoire de nier une éternité intemporelle et d'affirmer un événement temporel décisif pour tous les temps. Logiquement, M. C. aurait dû, semble-t-il, affirmer que la souveraineté divine sur le temps signifie que Dieu n'est pas limité par la contingence du temps". Cf. HENRY CHAVANNES, *Le temps et l'éternité*. Cahiers de la Renaissance vaudoise, XXXII, Vevey 1950, p. 36. (Les Cahiers sont actuellement édités à Lausanne).

²¹ Jn 1, 14.

²² 1 Co 1, 18.

appelé Fils de Dieu"²³. Il répondait ainsi à la question de Marie qui prouvait non un doute, mais une difficulté réelle, qui tenait à son vœu de virginité²⁴.

La conception virginale n'était pas nécessaire à l'enfantement du Christ. Le Fils de Dieu aurait pu s'incarner dans un être conçu selon les voies de la nature: "Ce qui était nécessaire, c'était que Marie appartint à Dieu seul, et que, dans l'acte même qui la rendait mère, elle n'eût à aimer que Dieu. Ce qui était nécessaire, c'est que cette maternité fût absolument *sainte*, non seulement sans péché, mais sous l'action et dans l'amour de Dieu seul"²⁵.

Quoi qu'il en soit, avec la conception virginale commence un processus qui a atteint son but par la mort sur la croix et par la résurrection, ce qui veut dire que toute la vie du Christ ici-bas peut être considérée comme un acte unique, accompli dans une intention précise, le salut de la création, et qui à un moment donné s'accélère et se termine par le sacrifice de la croix et la résurrection, qui forment à la fois la fin et le but du passage du Fils de Dieu sur la terre. Le caractère viril de l'œuvre du Messie apparaît ainsi non seulement dans chaque *kairos* particulier, mais dans leur ensemble pris comme un tout.

On a vu que la seconde particularité de l'action masculine consiste en un effort pour vaincre une résistance. Or le Christ a paru en ce monde pour l'arracher à l'emprise de Satan et des puissances mauvaises, dont le Diable se sert pour parvenir à ses fins²⁶. Cela ne pouvait se faire sans guerre, une guerre dont la bataille décisive a été remportée par le Christ au moment de sa mort sur la croix et de sa résurrection. Les événements qui se sont passés en Palestine au cours des trente premières années de notre ère ont eu lieu *une fois*; en ce sens, ils constituent un fait historique banal; mais en même temps ils ont eu lieu *une fois pour toutes*, parce qu'ils ont une valeur unique et décisive pour tous les temps, si bien que leurs conséquences se répercutent jusque dans l'avenir le plus éloigné. Ainsi, on voit "apparaître ici ce curieux amalgame: à l'acte unique et décisif du Christ succèdent encore d'autres actes uniques et décisifs,

²³ Lc 1, 35.

²⁴ Contre l'avis des traducteurs de la Bible de Jérusalem (Ed. de 1973, p. 1482, n. j), nous pensons que l'objection que Marie fait à l'annonce de l'ange n'aurait aucun sens si la Vierge n'avait pas fait vœu de virginité tout en étant fiancée à Joseph. L'ange Gabriel lui avait déclaré qu'elle avait trouvé grâce auprès de Dieu (v. 30), ce qui signifie que son désir d'obéir à la Loi de Dieu dans une consécration totale a été agréable au Seigneur. Si ce désir ne comprenait pas le vœu de virginité, pourquoi, alors qu'elle était fiancée, dirait-elle: "Comment cela sera-t-il?" (v. 34) Cf. A. SERRA. *L.c.*, p. 172.

²⁵ M. J. NICOLAS, "Essai de synthèse mariale", Encyclopédie MARIA, t. I, Paris 1949, p. 721. (Il semble que dans ce contexte, il ne faut pas prendre dans un sens absolument strict le mot *nécessaire*; il s'agit en fait d'une très haute convenance).

²⁶ Il faut admettre avec CULLMANN que "telle qu'elle existait dans le bas judaïsme, la théorie des anges et surtout des *anges des nations*, fait partie intégrante de la foi néo-testamentaire". *L.c.*, p. 138.

mais ce caractère ne leur appartient que dans la mesure où ils sont fondés sur l'acte unique du Christ²⁷.

Satan et les siens ne pouvaient être vaincus sans violence. C'est ce que démontre la parole du Christ apostrophant la Ville sainte : "Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble ses poussins sous ses ailes... et vous ne l'avez pas voulu!"²⁸. Ainsi, il existe dans le cœur de Jésus des sentiments maternels identiques à ceux que nous avons reconnus en Dieu le Père²⁹; ces sentiments ont incité notre Seigneur à se rendre plusieurs fois dans la ville de David. Les synoptiques ne parlent pas de ces visites, mais l'évangile de Jean y fait allusion. Ces voyages successifs démontrent la sollicitude de Jésus pour Jérusalem. Cet intérêt manifesté à différentes reprises rappelle le souci d'une mère pour ses enfants, d'où la comparaison significative avec la poule et ses poussins.

Hélas, cet effort fut vain. L'action de style typiquement féminin à laquelle le Christ s'était livré s'est soldée par un échec. "Et vous ne l'avez pas voulu!" Les auditeurs sont restés prisonniers de leurs préjugés et des mauvais penchants de leurs cœurs endurcis. Ils n'ont pas cherché à briser les chaînes où le démon les tenait captifs. Si peut-être certains ont tenté de se libérer, ils n'ont pu y parvenir. La méthode ne pouvait convenir. Au lieu d'un effort continu visant à exercer une influence, il faudra un acte de violence; Jésus devra accepter que toute la puissance du mal se déchaîne contre lui et il en mourra sur la croix. Mais cette défaite est en réalité un triomphe, que fait éclater la résurrection le troisième jour. Cette fois, la force du mal est détruite. La bataille décisive est gagnée. Satan et les siens ne pourront désormais livrer que des combats retardateurs³⁰. La victoire est ainsi remportée par un acte qui est par excellence de nature virile.

Les constatations rapportées ci-dessus permettent d'affirmer qu'il était parfaitement convenable pour le Christ, étant donné sa mission, de s'incarner dans un être humain (*homo*) de sexe masculin (*vir*).

La femme a à suivre un autre chemin, comme le montre la maternité humaine de Marie, et c'est pourquoi l'incarnation dans un être de sexe féminin n'aurait pu convenir.

²⁷ *L.c.*, p. 86.

²⁸ Mt 23, 37.

²⁹ Cf. *supra*, p. 142 et n. 10.

³⁰ La période présente de l'histoire du salut "est déjà le dernier temps, mais ce n'est pas encore la fin... L'ère présente de l'Église est le temps qui sépare la bataille qui a déjà décidé de l'issue de la guerre et le 'Victory Day'". O. CULLMANN. *L.c.*, p. 103.

MARIE ET L'INCARNATION

L'histoire fournit plusieurs exemples de femmes qui accomplirent des actes héroïques de caractère nettement viril. On retiendra dans l'histoire sainte le personnage de Judith, dont le courage permit la victoire de la petite nation juive contre la puissante armée d'Holopherne. L'Écriture sainte présente cet événement comme un fait inspiré et dirigé par Dieu³¹. Dans l'histoire profane, on mentionnera le cas de Jeanne d'Arc qui redonna courage aux Français dans la guerre contre les Anglais. Ces héroïnes – et d'autres que l'on pourrait encore citer, telle Débora au temps des Juges³² – avaient en général le sentiment d'accomplir des actes inhabituels à leur sexe, ainsi que le prouvent pour Judith la prière qu'elle fit monter vers Dieu avant de trancher la tête du général de Nabuchodonosor³³ et pour la Pucelle d'Orléans l'habitude qu'elle avait de porter des habits d'homme³⁴.

S'il plaît au Très-Haut de susciter des femmes pour accomplir des actes de type masculin, ne serait-ce que pour émouvoir à jalousie des hommes défaillants, il ne saurait lui convenir d'ouvrir la porte du salut par un acte qui ne serait pas parfaitement conforme à la nature qu'il a donnée lui-même à ses créatures. Selon l'ancien adage, la grâce ne saurait supprimer la nature ; au contraire elle la porte à sa perfection³⁵. C'est ce que Dieu a réalisé en Marie dont il a fait la mère de son divin Fils, si bien qu'on la dit à juste titre "Mère de Dieu".

Il importe de remarquer que le Père n'a pas agi de la même façon envers les deux sexes lors de l'incarnation du Verbe. Alors que le sexe masculin a été écarté dans l'œuvre de la génération du Fils (rappelons ce que nous avons dit de Joseph qui est le père nourricier de Jésus et le chaste époux de la Vierge), le sexe féminin a eu à assumer son rôle normal. Dès que Marie eut donné son consentement, l'Esprit Saint vint sur elle et la puissance du Très-Haut la couvrit de son ombre ; la Vierge conçut alors. Cette conception est d'un genre tout à fait particulier et elle détermine à la fois une ressemblance et une différence entre le rôle du sexe masculin et le rôle du sexe

³¹ Cf. Jdt 16, 5:

³² Cf. Jg 4, 4.

³³ "Rends-moi forte en ce jour, Seigneur, Dieu d'Israël !" (Jdt 13, 7).

³⁴ Cela tombait sous le coup d'une interdiction canonique et lui fut reproché lors de son procès. Il ne faut pas oublier qu'elle fut jugée par ses ennemis en 1431 et réhabilitée en 1456. En parlant de Jeanne d'Arc à propos d'histoire profane, nous ne prétendons nullement nier la légitimité des déclarations pontificales de 1909 – elle fut alors proclamée "bienheureuse" – et de 1920, où Benoît XV la déclara sainte et "patronne de la France". Même si on doit reconnaître à sa mission un caractère surnaturel, Jeanne d'Arc appartient à l'histoire d'un pays particulier.

³⁵ "Cum gratia non tollat naturam, sed perficiat...". SAINT THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae*, I, q. 1, 8, ad 2m.

féminin lors de l'engendrement du Christ. La ressemblance vient de la chasteté de Joseph et de la virginité de Marie qui se correspondent. La différence consiste dans le fait que le sexe masculin fut totalement laissé de côté. Joseph n'eut pas à intervenir physiquement.

Au contraire, quand Dieu décida de se faire homme, il a voulu que sa venue au monde se fit selon les phases du devenir humain. Les découvertes scientifiques de l'époque moderne obligent à corriger les conceptions de l'antiquité et du moyen âge quant au rôle respectif du père et de la mère qui apportent chacun une cellule vivante pour la constitution du nouvel être. Ils sont tous les deux actifs³⁶. Laissons la parole au P. Nicolas : "En tout cas, là où l'organisme maternel, et lui seul, apparaît de nouveau actif, c'est dans tout le processus de développement de cette cellule initiale. (...) sa lenteur, sa continuité, l'interdépendance organique qu'elle crée entre la mère et l'enfant lui donne une importance capitale au point de vue psychologique... La mère est, beaucoup plus que le père, organisée physiologiquement et psychologiquement pour l'enfant... Je ne parle encore que sur le plan physique, et déjà l'on voit, sur ce plan, que la maternité engage beaucoup plus l'être que ne le fait la paternité"³⁷. La maternité de Marie est à la fois une maternité humaine et une maternité divine, puisque son enfant est Dieu, en vertu de l'union hypostatique qui survient à l'instant même de la conception. La maternité humaine est transfigurée sans être pour autant dénaturée. Il en résulte que Marie est un exemple pour toute femme, même celle qui ne connaît pas la maternité physique, l'attitude d'adaptation qui a été constatée plus haut³⁸ s'épanouissant dans un besoin d'élever l'autre. Le verbe élever doit être pris ici au sens propre : faire monter autrui à un niveau supérieur, quel que soit le domaine où l'on se trouve appelé à agir.

Il reste à appliquer ces données à la vie ecclésiastique et principalement à la prêtrise.

LE SACERDOCE ET LA PRÉSIDENTE DE L'EUCCHARISTIE

On a discuté récemment la question de savoir quel rapport existe entre l'annonce de la Parole et la présidence de l'eucharistie. Certains ont pensé que le ministère de la

³⁶ M.-J. NICOLAS que nous suivons dans ce passage fait observer que "dès l'antiquité, deux écoles s'opposaient, l'une attribuant une *activité* génératrice à la mère, l'autre ne lui laissant que passivité. Saint Thomas a suivi la seconde, Duns Scot la première". "Essai de synthèse mariale", Encyclopédie *MARIA*, publiée par le Père Hubert DU MANOIR, tome I, Paris 1949, p. 711 s.

³⁷ *Ibid.*, p. 712.

³⁸ Cf. *supra*, p. 146 et n. 17.

Parole pouvait être confié aux laïcs et que, par conséquent, il n'était pas lié au sacrement de l'ordre³⁹. L'affirmation est trop tranchante. On rappellera ici ce que Cullman expliquait dans l'ouvrage qui a été cité précédemment⁴⁰. En Jésus-Christ, l'événement central de l'histoire a déjà eu lieu, mais la victoire finale sur les forces du mal n'est pas encore là. Elle est objet d'espérance. Il en est de même pour l'eucharistie : fondé sur le sacrifice du Christ, qu'il rend présent, le sacrement "est le noyau, le centre, comme il est l'acte central, essentiel de la vie de l'Église terrestre, celui auquel tous les autres conduisent, en lequel ils trouvent leur accomplissement ; et en même temps, celui dont ils découlent (en vertu de la dialectique du 'déjà' et du 'pas encore')"⁴¹. Selon une tradition très ancienne de l'Église, on maintiendra que la présidence de l'eucharistie doit être réservée à une personne ordonnée, en reconnaissant que dans cet acte sont incluses toutes les actions qui constituent l'annonce de la Parole. Chacune d'elles peut être faite par un laïc baptisé, mais leur ensemble comme tel fait partie "des fonctions pour lesquelles le prêtre est 'ordonné'"⁴². Ainsi il est tenu compte de l'objection de ceux qui réagissent contre la coutume qui remonte très haut de définir le sacerdoce par rapport aux fonctions cultuelles.

Convierait-il, dans ces conditions, d'ordonner ou de consacrer une femme de façon qu'elle soit autorisée à présider l'eucharistie ? Il nous paraît qu'il faut répondre par la négative, pour trois raisons au moins.

La première, qui est la plus importante, tient à l'impossibilité où se trouve par nature une femme de représenter à l'autel le Christ qui a voulu instituer la veille de sa mort le sacrement qui rend présent le sanglant sacrifice accompli au Calvaire, alors que ce sacrifice est un acte typiquement masculin. Ce n'est pas la place de la femme, "non en vertu d'un quelconque orgueil masculin, ni parce que le masculin serait 'supérieur' au féminin"⁴³, mais tout simplement parce qu'en accomplissant une tâche où elle ne peut que rendre confuse l'image du Christ, elle renonce à la fois à ses privilèges et à ses devoirs. Rappelons que la vocation maternelle de la femme dépasse de beaucoup la maternité physique à laquelle certains voudraient à tort la réduire. Non seulement la femme met l'enfant au monde, mais elle éduque l'homme, elle le civilise, elle l'aide à développer sa vie spirituelle par l'influence qu'elle exerce grâce à

³⁹ Cf. Jean-Hervé NICOLAS, *Synthèse dogmatique. De la Trinité à la Trinité*. Fribourg (Suisse) et Paris 1985, p. 1104-1107, *Le ministère des prêtres*. Le Père N. (à ne pas confondre avec le précédent) discute dans ce passage les thèses en présence et tente un essai de conciliation qui a le mérite de maintenir les aspects positifs de l'une et de l'autre.

⁴⁰ Cf. *supra*, p. 147 et n. 18. Sur la tension entre le "déjà" et le "pas encore", voir le Ch. V de la première partie : *La division nouvelle du temps. L.c.*, p. 57 ss.

⁴¹ J.-H. NICOLAS. *Ibid.*, p. 1106.

⁴² *Ibid.*

⁴³ Paul BRAND, *Notes sur le problème de l'accès de la femme au ministère pastoral*, Verbum Caro. Les Presses de Taizé, n° 78 (1966), p. 60.

une sollicitude constante où elle s'épanouit et "élève" l'autre, ce qui lui attire considération et respect.

La seconde raison s'appuie sur l'événement auquel il a été fait allusion précédemment, mais en passant. Il s'agit de l'apparition au deuxième siècle de l'épiscopat monarchique, qui charpente fortement l'Église et dont le premier témoin est Ignace d'Antioche, mort martyr à Rome sous Trajan. Dans une des lettres que l'évêque a écrites au cours de son dernier voyage, on lit ceci : "Que cette eucharistie seule soit regardée comme légitime, qui se fait sous la présidence de l'évêque ou de celui qu'il en aura chargé"⁴⁴. A cette époque, et pour des siècles, la question ne se pose même pas de savoir si on pouvait ordonner des femmes. Les évêques sont les successeurs des apôtres que le Christ avait choisis et qui sont tous des hommes. Le Seigneur lui-même était un homme et Marie n'a jamais revendiqué pour elle-même ou pour d'autres femmes une fonction sacerdotale. Il semblait tout à fait normal et légitime que l'officiant à la table sainte fût un homme qui représentait le Dieu-homme qui était venu arracher l'humanité à la perdition au prix du sacrifice de son corps et de son sang. On se demande avec angoisse si les responsables ecclésiastiques qui ont engagé leurs Églises dans le chemin de l'ordination des femmes ont mesuré les conséquences de leur geste. "Une Église qui admet *constitutionnellement* des femmes pour les consacrer au ministère admet du même coup qu'elle n'a plus de réels représentants du Christ, mais seulement des prophètes..."⁴⁵. Elle a perdu la plus grande partie de sa catholicité.

La troisième raison repose non sur un fait que constate l'histoire de l'Église, mais sur une promesse du Christ. Le Seigneur, avant sa mort et sa résurrection, a promis à ses disciples de ne pas les laisser orphelins et de leur envoyer le Saint-Esprit qui les conduirait dans toute la vérité⁴⁶. Le secours de l'Esprit leur était assuré pour la période difficile où Jésus étant remonté vers le Père, ils ne pourraient plus bénéficier directement de ses enseignements et de ses directives et risqueraient de se trouver embarrassés. Mais jamais Jésus n'a dit que cette aide serait limitée dans le temps, ce qui permet d'affirmer que, lorsque les apôtres eurent à leur tour disparu, leurs successeurs reçurent aussi l'assistance d'En Haut pour organiser les communautés locales de manière à préserver l'unité de l'Église. Cette déduction est confirmée par le fait que l'évêque n'apparut pas partout au même moment et que malgré cela aucune dissension ayant laissé une trace dans l'histoire ne s'est élevée sur l'institution de l'épiscopat monarchique, ce qui serait très certainement arrivé si les fidèles et les responsables n'avaient pas tous eu le sentiment qu'il s'agissait d'une initiative in-

⁴⁴ IGNACE D'ANTIOCHE, "Aux Smyrniotes", VIII 1. *Sources chrétiennes* 10. Paris 1945, p. 98.

⁴⁵ P. BRAND, *art. cit.*, p. 59.

⁴⁶ "Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous introduira dans la vérité tout entière" (Jn 16, 23).

spirée du Saint-Esprit. Il faut ajouter que dès l'origine et pour des siècles, le sacerdoce ministériel a été réservé aux hommes. Actuellement, l'Église catholique et l'Église orthodoxe paraissent échapper au problème, mais des mouvements contestataires apparaissent. Au contraire dans les Églises de la Réforme, la question est vivement débattue et certaines d'entre elles ont pris la décision de consacrer des femmes. Il n'en a pas toujours été ainsi⁴⁷. On peut se demander si les Églises qui négligent un usage ancien et unanime de l'Église, usage très probablement inspiré, gardent encore quelque part de crédibilité.

Ce n'est pas sans tristesse que nous écrivons ces mots.

CONCLUSION

Les arguments exposés dans cette contribution sont d'ordre essentiellement théologique, même lorsqu'il font appel à des notions philosophiques comme l'analogie à laquelle est soumis tout discours sur Dieu et sur les vérités de foi, même lorsqu'ils incorporent les analyses d'un éthologiste comme Buytendijk. Le travail du théologien est un travail de construction à partir de matériaux empruntés. L'œuvre achevée, toute pierre étant à sa place, trouve une unité qui transporte tout au plan de la théologie.

Cette méthode s'inspire d'un devancier illustre. Elle n'a pas eu toujours la faveur de tous. Au treizième siècle, les antidialecticiens lui reprochaient de mêler l'eau de la sagesse profane au vin pur de la parole de Dieu. A ses détracteurs, saint Thomas répondait que, lorsque le théologien fait bien son travail, il se produit ce qui s'était passé à Cana, où l'eau a été changée en vin.

⁴⁷ En 1966, Paul BRAND écrivait : "Rappelons ici que Calvin (*Inst. chrét.* 4, 15. 2) assimile la célébration du sacrement du baptême par des femmes à une célébration qui serait faite par des personnes privées. Cela signifie que pour lui, le fait d'être femme est un obstacle à la vocation au ministère pastoral". *Art. cit.*, p. 60.